

Desgravier

LETTRE

Adressée à Monsieur de Saint-Angel,
Chevalier de l'ordre royal et militaire de
Saint-Louis.

PAR

N. Desgravier, docteur en médecine, de l'université
de Montpellier et membre de l'ancienne société
médicale de la même ville.

Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur.
LA FONTAINE.

Monsieur le Chevalier,

PZ2639

Quoiqu'il m'en coûte beaucoup de vous entretenir d'un événement qui afflige profondément le public et qui plonge dans le plus affreux désespoir une famille aussi honnête que distinguée, je crois devoir, à raison du rôle important que vous avez joué dans cette malheureuse circonstance, vous soumettre quelques réflexions sur ce triste sujet. La société qui me confie, tous les jours, ses intérêts les plus chers, m'en impose le devoir; heureux, si je puis la prémunir contre les prestiges de cette imagination délirante et de ce fanatisme aveugle qui vous portent à conseiller à tous les malades, indistinctement, l'usage d'un remède qui a été repoussé comme dangereux par les plus grands maîtres de l'art et dont la distribution a été sévèrement prohibée par un arrêt du gouvernement que vous devriez respecter et dont vous vous faites un jeu aussi scandaleux que coupable.

La conduite que vous avez tenue auprès de M. Delafaye et envers les médecins qui étaient chargés de lui donner des soins, est si étrange, que je m'abstiendrai, par respect, de la qualifier,

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE MONTPELLIER

(2)

je me bornerai , seulement , à dire qu'il est impossible de la concilier avec les sentimens d'honneur , de délicatesse et de probité qui distinguent un chevalier français. Quoi ! Toutes les parties de l'art de guérir vous sont étrangères , vous n'avez pas la moindre notion des organes qui entrent dans la composition de notre être , vous méconnaissiez leur forme , leur position , leur contexture et les fonctions qu'ils sont destinés à remplir , vous ignorez la cause , la nature et le siège des maladies diverses qui affligent l'humanité , et malgré cette ignorance complète et absolue (*), vous osez , sans trembler et sans craindre le reproche des hommes et de votre conscience , intervertir , par vos conseils , l'ordre d'un traitement méthodique pour lui substituer l'usage d'un remède incendiaire ; quoi ! Des médecins qui , par leur prudence et leur longue expérience , offrent quelques garanties à la confiance publique , déclarent qu'il est possible de prolonger , de quelques années , l'existence du malade , comme on en a vu des exemples ; ils prédisent en même tems , que s'il prend le remède de LeRoi sa mort sera aussi prompte que certaine ; et malgré ce pronostic terrible , vous commencez , dès le lendemain , l'exécution de votre téméraire entreprise ; vous empruntez à l'empirisme tout ce qu'il a de plus hideux et le malade reçoit , de votre propre main , la coupe empoisonnée qui doit bientôt le ravir à la société et à sa famille désolée : ah ! M. le Chevalier , vous qui êtes souvent appelé à juger les hommes , à un tribunal que vous illustrez par autant de talent que de dignité , je vous laisse le soin de vous juger vous même et de décider si le médocastre le plus vil et le charlatan le plus déshonorable auraient osé imiter votre conduite et se charger d'une responsabilité aussi terrible ; non , sans doute , on voit encore quelques traces , quelques vestiges de sentiment dans les personnes qui exercent les professions les plus viles et les plus méprisables , car si un empirique , quelque effronté qu'il fût , voyait son épouse , son parent , son ami , livrés aux chances incertaines d'une maladie dangereuse et menaçante , il oublierait bientôt son prétendu spécifique pour invoquer les secours d'un art bienfaisant et consolateur.

(*) On pourrait encore faire ici l'application de ces deux vers du bon LA FONTAINE.
Rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami , Mieux vaudrait un sage ennemi.

Pour justifier votre conduite, M. le Chevalier, vous ne direz pas, j'espère, comme quelques personnes l'ont avancé, que vous n'avez administré votre médicament que parceque les médecins avaient abandonné le malade. Il est de notoriété publique que seu M. votre beau-frère, cédant aux sollicitations pressantes dont vous ne cessiez de le tourmenter, se décida à nous ajourner (telles furent ses expressions). Mon collègue, M. Labonne et moi lui fîmes quelques observations qui n'ébranlèrent pas sa résolution, il nous dit qu'il avait été séduit par les exemples que vous lui aviez cités, exemples qui prouvaient l'efficacité du remède dont vous deviez lui faire faire usage incessamment, et que s'il n'en retirait pas tout le fruit qu'il en attendait, il nous ferait rappeler aussi-tôt. N'écoutant alors, que la voix de mon devoir, j'eus le courage de lui citer des exemples peu encourageans, qui intéressaient des personnes qu'il connaissait et qui, à son insçu, avaient été récemment enlevées par l'usage d'un remède qui lui réservait le même sort. L'histoire exacte de ces événemens attristans l'effraya, il me sut mauvais gré d'une franchise dont je ne me repentirai jamais parcequ'elle était dictée par les devoirs de ma profession, mais le mal était fait, il ne voulait pas être éclairé et il repoussait tout ce qui pouvait détruire le charme des dangereuses illusions que vous aviez fait naître dans son âme et dont vous saviez soutenir l'empire par la force de vos raisonnemens; alors, après nous être franchement expliqués avec sa famille, nous nous séparâmes et nous ne vîmes plus en lui qu'une illustre victime que vous alliez bientôt sacrifier à la fureur de vos aveugles et fausses préventions.

Vous ne manquerez pas de dire, M. le Chevalier, que vous avez administré le remède trop tard et que si vous aviez pu exercer plutôt votre dangereux empirisme, vous auriez infailliblement sauvé le malade, je ne m'appesantirai pas beaucoup sur la frivolité de cette excuse, elle peut être fondée quelquefois, comme aussi, elle sert le plus souvent de voile pour cacher la honte et le ridicule dont on se couvre lorsqu'après avoir bercé le malade des plus flatteuses espérances, l'événement vient vous prouver que ces brillantes promesses n'étaient que de vaines et noires impostures; mais je répondrai à ce refuge si

commun par des faits et des événemens récents qui se sont passés près de vous et je vous demanderai, s'il était trop tard, lorsqu'on a administré le remède de M. LeRoi à un nommé Balanger de *Bonnes*, atteint d'hydropisie et qui n'a cessé de prendre ce médicament depuis le commencement de sa maladie jusqu'à son dernier soupir ; était-il trop tard aussi, lorsqu'on l'a donné à Madame veuve Lemerî, du même bourg, femme très robuste et qui a expiré dans l'action du remède ; était-il trop tard encore, lorsqu'on l'a fait prendre à M. Bernier, de Chalais, peu d'heures après l'invasion de sa maladie et qui périt le même jour au milieu des tourmens les plus horribles ; était-il trop tard enfin, lorsque, malgré les sages conseils de M. le Chevalier Decazes, M. Poisson, de la Poste, le prit pour combattre un léger dérangement qui l'enleva trois jours après l'usage de ce médicament. Je pourrais multiplier à l'infini ces faits et ces exemples malheureux, mais comme ils se sont passés loin de vous et que vous pourriez m'accuser de montrer un peu de passion dans ces nombreuses citations, je les passerai volontiers sous silence.

Vous savez cependant, M., que je vous ai fait à cet égard, ma profession de foi avec autant de franchise que de loyauté. Loin d'être prévenu contre un remède, je suis disposé à accueillir tous ceux dont l'efficacité est sanctionnée par des observations judicieuses et constatée par des expériences éclairées ; j'ai employé, dans ma pratique, le remède de LeRoi, j'en ai fait l'essai sous des yeux aussi clair-voyans que surveillans, dans plusieurs maladies chroniques où il paraît plus particulièrement convenir, et mon attente a été constamment trompée, à peine ai-je pu obtenir le plus léger amendement dans les hydropisies séreuses, par exemple, où on le dit héroïque ; je l'ai employé avec une constance à toute épreuve et en suivant l'ordre le plus rigoureux, et je n'ai eu la satisfaction de les guérir qu'en abandonnant l'usage de ce prétendu spécifique et en suivant la marche d'un traitement plus méthodique et plus rationnel. Ces expériences, M., sont concluantes, elles sont empreintes du cachet de la vérité, et si les préventions qui vous aveuglent vous permettaient d'admettre quelques témoignages, je vous en offrirais d'irrécusables dans les habitans de nos contrées et particulière-

ment dans la personne de M. le curé Duplessis, de St.-Aigulin, qui a bien voulu surveiller ce genre de traitement, dans celle de M. Guillon, maire de la même commune etc. etc.

Vous chérissiez trop ce médicament, M., pour que je le reprouve entièrement, ce remède n'est pas sans vertus et sans propriétés, il est connu, depuis longtems, de tous les médecins sous le nom d'eau-de-vie Allemande, comme M. LeRoi en convient lui même, et dont vous pouvez voir la composition dans l'ancienne pharmacopée de Baumé; c'est un purgatif drastique fort énergique qui aurait occupé une place honorable dans nos pharmacies si on l'eût employé avec méthode, avec discernement et exclusivement dans le petit nombre de cas où il convient; mais l'ignorance en sen emparant a préparé sa ruine par l'abus qu'elle en a fait, et a fini par le perdre et le confondre avec les poudres d'Ailhaud, les poudres d'Iroé, le baume de vie de Lelièvre et autres spécifiques qui aujourd'hui sont ensevelis dans un oubli profond et éternel.

Le procès du remède de LeRoi est donc irrévocablement jugé; l'enthousiasme qu'il a excité s'est évanoui comme un songe trompeur et il éprouve, en ce moment, le sort qui est réservé à toutes les productions du charlatanisme; ce sort, quelque triste qu'il soit, est juste, M.; avez-vous pu croire, un seul instant, avec LeRoi, qu'il pouvait exister un médicament dont les propriétés seraient assez variées et assez puissantes, pour combattre toutes les maladies indistinctement? dans ce cas, votre foi est plus vive et plus ardente que la sienne, il ne croit ni ne peut croire à l'absurdité d'une théorie qui ne méritera jamais l'honneur d'une censure, il n'a eu qu'un seul but, celui de faire fortune, il y est parvenu et il rit aujourd'hui et se moque en secret de ses aveugles et bénévoles partisans. Les maladies ne se composant pas des mêmes élémens, on ne peut pas croire, sans ridicule qu'un remède identique soit propre à les combattre toutes avec le même succès. Pour sentir cette vérité, il suffit d'être en état d'associer plusieurs idées, de les comparer entr'elles et d'en déduire une conséquence; si après ce petit travail mental qui n'exige pas un grand effort de l'esprit, je ne puis pas persuader à un homme qu'une maladie nerveuse, une maladie inflamma-

toire, une maladie humorale etc. doivent être combattues par des moyens différens parceque leurs causes et leurs principes différent essentiellement entr'eux ; alors , je le plaindrai , je déplorai son aveuglement et je cesserai de raisonner avec lui. Il est des hommes prévenus qui craignent d'être éclairés , la vérité est pour eux une lumière qui les blesse , et en cela , ils ressemblent à ces oiseaux nocturnes qui redoutent et fuient la lumière du jour pour vivre et languir dans les plus épaisses ténèbres.

On dit tous les jours , M. le Chevalier , et on répète avec raison qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil , les événemens , en effet , quelque étranges qu'ils soient ne font que se répéter et se renouveler , ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux a été remarqué par nos ayeux et les mêmes phénomènes en se développant de nouveau , viendront frapper un jour les regards étonnés de nos arrières neveux. L'art de guérir a eu , dans tous les tems , à gémir de l'audace des charlatans qui sont venus souiller le sanctuaire de la médecine ; l'histoire médicinale des Egyptiens et des Hébreux nous parle des jongleries des imposteurs de ces tems reculés et qui comme ceux d'aujourd'hui , promettaient de guérir les maladies les plus invétérées avec des arcanes , des charmes , des baumes et des spécifiques ; elle a conservé le nom de plusieurs d'entr'eux et qu'*Aristophane* a joué très amèrement dans une de ses comédies ; ces dangereux intrus se sont multipliés à mesure que la médecine a étendu les bornes de son domaine , aussi l'Europe en a-t-elle été inondée dans ces derniers siècles ; les Bletou , les Mesmer , les Cagliostro , les Caretto , les Rousseau , les St-Germain , les Lelièvre , les Ailhaud les Perkin etc. etc. se sont disputé tour-à-tour le sceptre de la médecine en jouant un rôle plus ou moins important sur ce vaste théâtre , mais comme le règne de l'erreur ne peut se soutenir longtems , leur turpitude a été bientôt dévoilée , tous ont disparu , et en entraînant dans la tombe où ils reposent , leurs baumes , leurs poudres , leurs élixirs et leurs spécifiques , ils ont couvert de honte et de confusion tous leurs esclaves prosélytes ; la médecine d'observations , la seule avouée par la nature et professée par les médecins dignes de ce nom , s'est toujours soutenue au milieu de ces désordres scandaleux , les innovations

des systématiques , les déclamations des charlatans n'altéreront jamais la pureté de sa doctrine parcequ'elle repose sur une base inébranlable contre laquelle la puissance de l'imposture viendra toujours se briser.

Vous voyez , M. le Chevalier , que la science médicale ressemble à toutes les autres sciences et qu'elle a , comme ces dernières , ses principes invariables ; les arts qui honorent le monde policé ont aussi leurs règles fixes sans la connaissance desquelles on languit dans les ténèbres d'une ignorance crasse ou dans l'obscurité d'une triste médiocrité ; il en est un M. , que vous avez honoré d'une manière toute particulière , je veux parler de celui de la guerre. Hé bien ! je vous le demande , où en seriez-vous si vous aviez méconnu les règles et les principes selon lesquels on exerce cet art meurtrier ? auriez-vous soutenu avec autant d'éclat l'illustration de votre famille ? votre nom se serait-il couvert de gloire ? la victoire aurait-elle , de ses propres mains , orné votre front des brillans lauriers que vous nous montrez tous les jours ? non , et je dirai plus , je crois que si vous aviez été étranger à ces savantes manœuvres , à cette tactique fine et hardie qui distinguent les grands capitaines , votre valeur aurait succombé au sein des combats où vous avez glorieusement figuré et que nous serions privés aujourd'hui du bonheur de vous posséder parmi nous.

Telles sont , M. , les idées que les savans et les philosophes se font des sciences et des arts , si vous ne croyez pas que les connaissances que comporte l'art de la guerre dont je vous parlais , toute à l'heure , soient toutes renfermées dans le fourreau de votre épée ; permettez aux médecins de croire , à leur tour , que la science de la médecine qui embrasse tous les objets qui existent dans la nature , n'est pas toute entière renfermée dans la bouteille que vous tenez de M. LeRoi et dont vous êtes l'apôtre trop zélé.

Je terminerai là , M. le Chevalier , des réflexions auxquelles j'ai donné peut-être trop d'extension , je vous les ai soumises avec toute la réserve et toute la déférence que je devais à votre âge , à votre rang et à votre mérite , et si contre mon intention il m'était échappé quelques expressions peu conformes aux

convenances, veuillez croire qu'elles ne tiennent qu'à des défauts d'usage et me les pardonner en faveur du motif qui a dirigé ma plume ; du reste, vous n'auriez jamais à en souffrir, la gloire de votre nom et l'obscurité du mien vous en sont les plus surs garans.

Veuillez agréer la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

M. le Chevalier,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Desgravier, D.^r m.

Laroche-Chalais, le 8 mars 1825.

